CONFÉDÉRATION NATIONALE, DU 14 JUILLET 1790.

OU

DESCRIPTION *fidelle de tout ce qui a précédé, accompagné & ſuivi cette auguſte Cérémonie.*

O toi qui deſcendu de ta demeure ſainte,
Contemple tes heureux enfans,
Toi dont la majeſté plane ſur cette enceinte
Roi des Rois, reçois nos ſermens.



A PARIS,

Chez J. M. CHALIER, Libraire, rue Haute-feuille, N°. 5.

1790.

DESCRIPTION

FIDELLE

De tout ce qui a précédé, accompagné & suivi la cérémonie de la Confédération nationale, du 14 Juillet 1790.

S'IL s'étoit trouvé parmi nous un seul homme de chaque nation, au moment où la famille des Français a juré la liberté, & que cet homme, quel qu'il fût, retournât chez ses compatriotes, bientôt tous les tyrans auroient disparu; nous avons donné à l'Univers le signal de la liberté.

Mais vous qui, retenus dans les différentes parties de cet empire, n'avez pu vous réunir à nous que par des vœux; vous vivrez, vous mourrez libres; oui..... car vos pères, vos frères, vos amis, vous raconteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu; les enfans de vos enfans naîtront libres; oui..... car vous raconterez aussi ce grand jour à vos enfans.

Et moi, pour soulager mon cœur, tourmenté

d'un sentiment impétueux, il faut que je publie tant de merveilles, il faut que je recueille mes sensations pour les déposer dans le sein de mes concitoyens; ce n'est point à vous que je m'adresse, vous dont les larmes ont coulé avec les miennes, dans ces momens de délices; que vous dirois-je que vous n'ayiez plus vivement senti? Mais si vous retrouviez en cet écrit quelques-unes de ces images sublimes qui vous ont frappé, mes amis, mes compagnons, mes frères, quand, retournés dans vos campagnes, vous presserez vos enfans dans vos bras, quand vous leur parlerez de la patrie, quand vous les environnerez de son ombre sacrée, mettez encore ce récit sous leurs yeux, que leur langue se dénoue pour jurer la liberté, ce serment sera scellé dans les cieux.

Les hommes qui ont conquis la liberté étoient dignes de lui dresser un temple. C'est à Paris, au Champ de Mars, que le génie a transporté le Colisée, le plus beau monument de l'ancienne & de la nouvelle Rome.

De bons citoyens, séduits par de fausses idées de grandeur, avoient proposé divers plans, où ils déployoient, à l'envi, la richesse & la magnificence. Mais c'est de cet éclat que brilloient les fêtes du despotisme; le comité



de conſtitution, de concert avec les chefs civils & militaires de la capitale, a recherché la ſimplicité, comme nos tyrans recherchoient le faſte. Peut-être nous euſſions offert à l'Univers un ſpectacle plus auguſte encore, ſous des tentes, au milieu des champs, à la face des bois & des rochers, au pied d'un chêne.

L'imagination eſt étonnée des prodiges que vingt jours de travaux ont vu naître ſous des mains laborieuſes. Le Champ de Mars préſente un cirque elliptique ingénieuſement deſſiné entre des arbres d'une fraîche verdure, & ce palais ſuperbe où nos ennemis voyoient croître avec peine les rejettons précieux des héros qui les ont vaincus.

Au milieu du cirque s'élève un autel dédié *à la patrie.*

En face, adoſſé au bâtiment de l'Ecole Militaire, un amphithéâtre immenſe ſupporte le trône où réſidera la Majeſté de la nation.

Autour de l'arêne règne un autre amphithéâtre compoſé de trente gradins, ſurmonté de planimétries inclinées, qui, dans leur extremité ſupérieure, ſe confondent avec des branches d'arbres touffus, d'où naît le plus beau couronnement que l'art ait pu rapprocher.

Le cirque s'ouvre par un arc de triomphe

d'un deſſin hardi. Il a trois vaſtes entrées d'égales grandeurs : un bas relief ſupérieur, & un couronnement d'ordre dorique en font la décoration.

On arrive à cet arc de triomphe par une longue chauſſée que des milliers de bras ont pratiquée en comblant des foſſés profonds, en faiſant des levées de terre conſidérables, en formant un pont de bateaux dans toute la largeur de la Seine.

Ces préparatifs qu'une année, ce ſemble, eût à peine pu voir achever, ont coûté quelques jours à nos artiſtes, quelques heures à nos gardes nationales, quelques minutes à nos athéniennes.

J'en atteſte tous ces étrangers, qui, d'un œil dédaigneux, ont vu les mouvemens de la capitale entière, (je parle des ennemis de la révolution, car eux ſeuls ſont étrangers parmi nous ;) je les atteſte, vit-on jamais rien de plus grand que cet oubli de tous les rangs au Champ de Mars, que ce ſublime abandon de ſoi-même au milieu de ces ateliers ouverts & dirigés pour l'intérêt de la choſe commune.

Graces vous ſoient rendues, généreux habitans de Paris, vous qui maniez avec ſuccès l'épée des ſoldats, & le hoyau des manouvriers, vous qui, dans le Champ *de la Confédération*,

avez roulé l'humble brouette de ces mains victorieuses qui ont dirigé la foudre contre les tours du despotisme. Recevez les hommages de toute la France que vous avez appellée à jouir des droits éternels des nations. Recevez le prix de vos vertus dans l'empressement de vos concitoyens qui, des extrémités de l'empire, accourent dans les bras de leurs freres. Vous aurez part aux bénédictions de vos concitoyens, vous aussi, guerriers vieillis dans les combats, vous qui, couverts de cicatrices, appuyés sur l'honorable soutien de votre foiblesse, avez accouru dans ces lieux offrir à la patrie les restes d'une vie mutilée pour elle, & qui, ranimant vos courages pour le plus cher des intérêts, vous rappelliez, avec quelques regrets, ces temps où la valeur abusée, croyant sacrifier à l'état, ne sacrifioit souvent qu'à la cause des tyrans.

Les cœurs sensibles s'arrêteront volontiers à ces détails de préparatifs. Ce n'est pas le morceau le moins intéressant du tableau.

Il m'en coûtera sans doute d'omettre les fêtes particulieres, qui, pour ainsi dire, ont préludés à la fête universelle. Celle des électeurs de Paris, celle des amis de la constitution, se disputent un regard de la nation:

mais en ce jour mémorable tout cede à un ſeul ſentiment dans l'ame des Français.

Ce ſeroit une jouiſſance bien douce de fixer nos regards ſur nos députés des départemens à l'inſtant où le ſignal du départ s'eſt fait entendre, de les voir au milieu de ceux qui les ont envoyés, recevant les expreſſions touchantes de leur adieu, ſe chargeant de leurs prieres, de leurs recommandations. -- Allez, jurez en notre nom, & vous ne jurerez point en vain; allez, & nous vous accompagnerons au moins par nos vœux; dites aux peres du peuple que nous devons plus que la vie à leurs lumieres, à leur courage; dites au roi qu'il eſt le plus chéri des rois, dites à nos freres que nous ſommes dignes d'être leurs freres.

Mais déjà Paris renferme dans ſes murs l'élite de la France; déjà les patriotes s'embraſſent comme des amis échappés du naufrage, qui ſe revoient après de longs malheurs. Les Pariſiens les conduiſent ſur les hauteurs, où de farouches mercenaires menaçoient de foudroyer leurs demeures. Ils aiment à fouler avec eux les ruines de l'affreuſe baſtille. Ils leur montrent ce qui reſte de ces cachots où les vivans étoient enſevelis. C'eſt-là, leur diſent-ils, que fut arboré un ſignal perfide; c'eſt

ici que furent briſées les chaînes d'un pont-levis redoutable ; c'eſt ici qu'il a fallu paſſer, quand la mort pleuvoit ſur nos têtes ; plus loin combattoient *Hullin*, *Arné* ; là, fut une tour, au haut de laquelle *Maillard* fut bleſſé, en détournant un canon qui vomiſſoit le carnage ſur les aſſiégeans. Ces diſcours ſont mêlés de pleurs & d'embraſſemens. — Et nous auſſi, nous avons combattu les tyrans. Des prêtres, des robes, ont ſemé parmi nous les haines & les ſéditions. La diſcorde a rugi dans nos campagnes ; mais vous, vous avez ſauvé la France.

Nous ne devons pas oublier le *Te Deum* chanté à Notre-Dame, la veille de ce grand jour ; les muſiciens de l'opéra, du théatre de Monſieur, des Italiens, des Français, de la Troupe-Montanſier & des autres ſpectacles : tous, juſqu'à ceux d'Audinot, de Nicolet, &c. ſe ſont empreſſés d'aſſiſter à cette auguſte cérémonie : jamais nous n'avons vu autant d'artiſtes réunis, ſi ce n'eſt au Panthéon de Londres, où le nombre des concertans ſe monte quelquefois juſqu'à huit, neuf cents, mille. Les différens verſets ont été ſupérieurement chantés par mademoiſelle Rouſſelois, de l'académie de muſique, & par meſſieurs

Laïs & Chéron, trop connus du public pour ne pas nous dispenser de parler ici & de leurs talens & de leur civisme : enfin, la direction de l'orchestre a été confiée à M. Rey; son nom lui seul est un éloge. Et jamais *mæstro di musica ove di capella*, comme disent les Italiens, ne posseda a un plus haut degré l'intelligence, la précision, la force, la grace, l'énergie, le feu . . . . , & sur-tout ce grand art d'électriser ses coopérateurs; ensorte qu'une musique ne dise uniquement que ce qu'elle doit dire en effet, & qu'enfin elle produise tous les effets qu'elle doit produire.

L'auteur de la musique est M. Désaugier, lequel s'est déjà fait une réputation dans son art. Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que cette nouvelle & superbe composition doit y mettre le sceau, & le ranger parmi les Philidor, les Giroult, les Gossec, les Monsini, enfin parmi nos plus célebres compositeurs. L'ouverture de ce *Te Deum* est à-la-fois & simple & majestueuse; seulement, sur la fin, l'artiste, par des dissonances habilement préparées, peu à peu a contristé l'ame, & l'a, pour ainsi dire, conduit par des sensations confuses d'inquiétude & d'anxiété jusqu'à un récitatif, qui a vivement affecté l'auditoire,

par

par les reſſouvenirs terribles & déchirants qu'il rappelloit. Voici à-peu-près le ſens des paroles que nous avons entendues & retenues, malgré l'eloignement où nous étions de la tribune.

Peuple, l'ennemi s'avance avec des ſentimens hoſtiles & des yeux menaçants, il brûle de ſe baigner dans ton ſang; que dis-je! Il ſoupire après le moment où il pourra s'en abreuver. Déjà il ébranle les murailles de la cité. Sors, ſors de l'inertie dans laquelle tu es plongé; prends les armes, & va combattre: Dieu va combattre avec toi.

A ces paroles effrayantes ſuccede un chœur d'inſtrumens & de voix ſourd & ſombre, qui nous a glacé les ſens de terreur & d'effroi. Mais ce qui y a mis le comble, c'eſt lorſqu'une cloche lugubre eſt venue ſe mêler à ce concert impoſant & ſublime.

Din din din din din din din din din, alors chacun des aſſiſtants reſpiroit avec peine, ſe regardoient avec des yeux inquiets & effrayés. On avoit envie de ſe parler, la voix expiroit ſur les levres. Nos cœurs étoient ſerrés & nos cheveux ſembloient ſe dreſſer ſur nos têtes: emblême, ou plutôt image de ce que nous avons éprouvé l'an 1789, dans le

même mois & à la même époque. Cependant la cloche cesse, l'orchestre petit-à-petit commence à se rassérener, &, avec lui, l'ame & les yeux des auditeurs; enfin un autre récitatif annonce l'entiere défection des troupes ennemies, & le tout se termine par des fanfares militaires, & une hymne à l'éternel, en action de graces.

L'esquisse que nous venons de donner d'un ouvrage qui fait tant d'honneur aux talens de monsieur Desaugier, est bien foible, sans doute. Mais nous nous estimons heureux si nous avons suppléé par-là, en quelque sorte, à l'impossibilité où tous nos compatriotes ont été de venir l'admirer & l'entendre.

Enfin, ce jour de bonheur luit sur la France. Mercredi 14 juillet 50000 citoyens se sont rassemblés à 6 heures du matin sur le boulevard entre les quartiers du Temple & la porte Saint-Martin. (1)

---

(1) Il a été donné à chacun des députés & des membres de la fête une médaille dont le dessein a été imaginé & exécuté par M. Gatteau; un côté représente la France debout devant l'autel de la Patrie, ayant la main droite sur le livre de la constitution, & tenant de la main gauche un faisceau d'armes; au bas de l'autel, la félicité publique avec ses

La Municipalité, les Electeurs, les cent vingt Députés de la Commune, les Repréſentans des Corps Militaires de terre & de mer, nationaux & étrangers, & les Repréſentans des quatre-vingt-trois départements. A huit heures préciſes ce Cortege impoſant eſt parti de la porte Saint-Martin. La marche étoit ouverte par un détachement de la Garde Nationale Pariſienne à cheval avec ſa muſique, ſes tymbales & ſes trompettes. Suivoient les citoyens de Paris, Electeurs à l'époque du 14 Juillet 1789, dans ces temps difficiles, cette nuit terrible que nos tyrans dans leur folle audace croyoient devoir être la derniere de Paris. Après ceux-ci, un détachement de la Garde Nationale Pariſienne marchoit précédé de ſa muſique. Venoient enſuite les Députés de la Commune de Paris, élus en Août 1789, les cent vingt autre Députés élus par les ſoixante Diſtricts pour faire les honneurs de la fête, accompagnés de Préſidents des Diſtricts; les ſoixante Admi-

---

attributs; derriere, un drapeau, dont la lance porte un bonnet phrygien; dans le haut, la vérité qui repouſſe les nuages; de l'autre côté du jetton on lit pour exergue : *Confédération des François, Paris, XIV Juillet M. DCC. XC.*



niſtrateurs proviſoires de la ville de Paris.

Le cortege d'honneur des 120 Députés de la Commune, des 60 Préſidens, des Administrateurs & de M. le Maire étoit formé par les gardes de la muſique de Paris.

On voyoit alors flotter dans les airs ces bannieres que la Commune de Paris a données à chaque Département comme un gage d'alliance & de fraternité. Elles ſont ſimples & ſans faſte : un bâton terminé par une pique ; des cravattes aux couleurs de la nation, un taffetas blanc, ſur chacun des deux côtés duquel ſont peintes deux couronnes de chêne, avec cette légende au milieu de l'une, *Conſtitution ;* au milieu de l'autre, *Confédération Nationale, à Paris, XIV Juillet M. DCC. XC.* Sur chacune eſt écrit auſſi le nom du Département auquel elle appartient.

Sous ces drapeaux s'avançoient à pas lents & majeſtueux tous ces hommes généreux qui, dévoués à la révolution, l'ont accélérée, ſecondée de tous leurs efforts, dans nos provinces reculées où l'eſprit public s'eſt formé plus lentement, arrêté dans ſes progrès par les ſuperſtitions politiques & religieuſes, & par toutes les terreurs que la rage de nos en-

nemis foufffloit dans l'ame des habitans des campagnes, à peine mûrs pour la liberté.

On distinguoit à leur attitude fiere & majestueuse ces Bretons invincibles, que le despotisme, armé de toute fa puiffance, n'a jamais étonné; & qui, dans les temps de servitude même, faifoient trembler leurs oppreffeurs. Vous ne leur cédiez point en vertus, courageux Dauphinois, qui, les premiers, peut-être, avez ofé proclamer vos droits, les droits des peuples; & vous, fages Bordelois, qui, toujours prêts à voler au fecours de vos freres, avez mérité une place diftinguée dans les faftes d'un peuple régénéré. Tous les regards fe fixent auffi fur ces dignes defcendans de l'antique Marfeille, la gloire de la nouvelle, & fur ces Flamands, que de criminelles manœuvres n'ont pu féduire; & fur ces patriotes qui font venus des rives du Rhône, & fur ceux du Poitou, ceux de la Champagne, ceux du Lyonnois (1), & tous nos freres enfin,

(1) On a remarqué le deffein de l'étendard de ces patriotes, dont l'idée, prife chez les Romains, annonce qu'ils ne craignent pas de rivalifer avec eux en amour pour la liberté. Le coftume riche & magni-

car tous s'honorent du nom de Français, tous ont concouru avec ardeur au bien commun, par un facrifice fans exemple des intérêts particuliers.

Au centre des départemens, les troupes de ligne fuivoient l'oriflamme dont Paris leur fait auffi préfent. *Les couronnes civiques* qui le décorent, & ces mots *Conftitution & Confédération nationale*, feront à jamais la devife de ces guerriers.

Le corps des ouvriers de l'artillerie & celui des mineurs, le régiment du Roi & celui des Gardes Suiffes, le corps royal du Génie, la Maréchauffée, la compagnie de la Connétablie, les commiffaires des guerres, les maréchaux de France, les lieutenans-généraux, les maréchaux-de-camp, les compagnies de la maifon militaire du Roi, de celle de fes freres, & tous les autres corps militaires non réunis, n'étoient pas le moindre ornement de cette cérémonie.

Les officiers de fervice dans ces poftes, le corps royal des canoniers-matelots, les ingénieurs-conftructeurs de la marine, les commif-

---

fique du tambour-major de cette ville relevoit la fuperbe contenance de la députation.

faires généraux & ordinaires des ports & arfenaux paroiffoient avec éclat au milieu de toutes ces milices, fi cheres à la France.

Notre admiration fe repofoit auffi fur ces vieux guerriers, qui n'ont pas voulu quitter la vie, fans avoir donné à la patrie un dernier témoignage de leur dévouement.

La marche étoit fermée par un détachement de gardes nationaux à cheval.

Le cortege avançoit dans cet ordre, accompagné de deux haies de gardes nationaux, au fon des inftrumens militaires, au bruit du plus harmonieux des concerts que formoient ces cris répétés par toutes ces bouches, retentiffans dans toutes les ames : Vive *la Nation !* vive *le Roi !*

La marche a fuivi le boulevard jufqu'à la porte St-Denis, & parcouru la rue St-Denis jufqu'à la rue de la Ferronerie.

Lorfqu'on fut arrivé à cette rue, devenue trop fameufe, tout-à-coup ces mouvemens impétueux fe ralentirent, tous les efprits fe glacerent d'une filencieufe horreur. Pourquoi ces gémiffemens & ces larmes fur le fort de Henri, comme fi fa mort étoit encore récente, comme fi *fes* mânes n'étoient pas

vengées par l'exil du fanatifme? Hélas! on ne fe confole donc jamais de la perte d'un bon roi!

Bientôt la rue Saint-Honoré eft parcourue jufqu'à la Place Royale. Dans les chemins, aux fenêtres, fur les toits, par-tout des hommes tranfportés, enivrés d'une joie fage, qui ne reffemble point à la joie pétulante des efclaves. Aux accens de l'allégreffe publique, des vieillards fe raniment, & s'étonnent de trouver la mort moins amere; des meres accourent, leurs enfans dans les bras, & fidelles aux mouvemens de la nature, elles les confacrent à la patrie, & promettent de leur faire fucer, avec le lait, un attachement inviolable à la *Nation*, à la *Loi*, au *Roi*.

L'Affemblée nationale, préfidée par M. de Bonnay, s'étoit avancée jufqu'à la place de Louis XV : quand on y fut arrivé, les pelotons de drapeaux fe porterent à droite & à gauche, enforte que l'augufte Affemblée fut reçue entre deux haies, qui lui fervoient d'efcorte. Le cortege ainfi compofé (1) paffa, en

---

(1) *Voici ftrictement l'ordre du cortege.*

Compagnie de Cavalerie avec un étendard & fix

détournant

détournant les yeux devant la statue orgueil-
leuse de ce Roi qui devint le fléau d'un peu-

---

trompettes ; le chef et le major de la cavalerie a la tête.

Compagnie de Grenadiers avec tambours et musique.
les Électeurs de Paris en 1789.
Compagnie de volontaires.
Les Représantans de la commune.
Le comité militaire.
Compagnie de chasseurs.
Les Tambours de la ville.
Les Présidens des 60 districts.
Les Deputés de la commune pour la fédération.
Les 60 Administrateurs de la Municipalité.
Corps de musique et de tambours.
Bataillon des Elèves militaires.
Détachemens des drapeaux de la garde parisienne.
Bataillon des vétérans.

Députés des quarante-deux premiers départemens par ordre alphabétique.

Le porte oriflame.
Les Députés des troupes de lignes.
Les Députés de la marine.
Les Députés des quarante-un derniers départemens.
Compagnie de chasseurs volontaires.
Compagnie de Cavalerie, avec un étendard et deux trompettes, pour fermer la marche.

Elle étoit formé sur huit personnes de front.

ple qui l'avoit appelé *le Bien-aimé*. La marche fut continuée par le Cours-la-Reine et le quai de Chaillot. Sur les midi on traversa la Seine sur le pont de batteaux, et joignant la chaussée nouvellement pratiquée, on arriva au Champ-de-Mars.

Se présente l'arc-de-triomphe décoré de tout ce que l'art peut imaginer de plus grand et de plus simple en même tems.

An-dessus de l'entrée principale, d'un côté, se lisoit ces mots :

Consacrés au grand travail de la constitution,
Nous le terminerons.

De l'autre côté :

Le pauvre sous ce défenseur
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage.

Ces deux inscriptions se rapportent à l'action de quelques personnages allégoriques qu'on voit s'élancer à travers les obstacles, vers le but desiré que leur montre la Loi.

A l'entrée, du côté gauche, des guerriers prêtent le serment civique, et semblent prononcer ces vers qu'on lit plus bas :

La Patrie où la Loi peut seule nous armer,
Mourons pour la défendre, vivons pour nous aimer.

Au-dessus de l'entrée latérale, à droite, des héraults d'armes embouchant la trompette, proclament la paix dans l'étendue d'un vaste empire, et les peuples, s'abandonnant à de douces espérances, chantent avec allégresse,

Tout nous offre d'heureux présages :
Tout flatte nos desirs :
Douce paix, loin de nous écartes les orages
Et combles nos plaisirs.

Voici les inscriptions qu'on lisoit encore sur l'arc de triomphe, et qui forçoient de jetter des regards en arrière même, en avançant vers le centre de la majesté.

Les droits de l'homme étoient méconnus depuis des siécles, ils ont été reconquis pour l'humanité entiere.

Des Députés de différens peuples viennent rendre hommage à l'Assemblée nationale dans le tableau placé au-dessus de ces mots :

Le Roi d'un peuple libre est seul un Roi puissant.

Ce vers est justifié par l'emblême d'une femme qui enchaîne des lions à son char, et attache à sa suite la force, la puissance, représenté par différentes figures; elle est appuyée sur le livre de la Loi : suivent dans toute leur dignité le Roi, la Reine, ils tiennent

leur fils par la main; plus loin une foule de sages.

Alors se livre un combat contre l'hydre redoutable; on voit ses têtes abattues sous une main terrible. Au dessus ce distique.

Nous ne vous craindrons plus, subalternes tyrans,
Vous qui nous opprimez sous cent noms différens.

A l'autre extrémité, un peuple immense écoute avec attention les sages exhortations d'un guerrier victorieux

Vous chérissez cette liberté, vous la possédez maintenant,
Montrez-vous dignes de la conserver.

Au milieu du cirque, où s'élève l'autel circulaire, se sont placés les doyens d'âge des départemens et des pelotons de troupes de ligne. Les bannières et l'oriflamme sont déployés. L'encens brûle et monte vers le ciel; tout est préparé pour le sacrifice.

L'autel est entouré de quatre exhaussemens placés vers les quatre parties du monde.

Sur la première face, à gauche, une belle femme écarte et dissipe les nuages qui l'entoure, et sa beauté brille dans tout son éclat. On lit au-dessus :

Constitution.

La France aussi, sous la forme d'une femme, paroît assise sur une partie du Globe; elle a

dans ses mains la corne d'abondance, à ses côtés sont les attributs des arts et des sciences.

Sur la façade qui regarde la galerie, des guerriers, les bras tendus vers un autel, prononcent ce serment :

Nous jurons de rester à jamais fidèles à la Nation, à la Loi, au Roi, de maintenir de tout notre pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roi, de protéger, conformément à la Loi, la sûreté des personnes et des propriétés, la libre circulation des grains dans l'intérieur du royaume, la perception des contributions publiques, sous quelques formes qu'elles existent, et de demeurer unis à tous les Français par les liens indissolubles de la fraternité.

Sur l'un des côtés, vis-à-vis l'amphithéâtre circulaire, on lisoit ces vers gravés dans toutes les ames libres :

Les mortels sont égaux, ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.
La Loi, dans tout état, doit être universelle,
Les mortels quels qu'ils soient sont égaux devant elle.

Sur le côté opposé, la Renommée proclame dans toute la France, des décrets immortels qu'elle proclamera bientôt dans l'Univers :

Songez aux trois mots sacrés qui garatissent ces décrets :

LA NATION, LA LOI, LE ROI.

La Nation, c'est vous.
La Loi, c'est encore vous, c'est votre volonté.
Le Roi, c'est le gardien de la Loi.

La Cavalerie, qui précédoit la marche, s'étoit portée à droite et rangée dans la contre-

allée extérieure, et sur les gradins de l'amphithéâtre se sont formées toutes les compagnies employées dans l'escorte.

Le bataillon des Elèves militaires, l'*espérance de la Patrie*, étoit placé de cent pas en avant de l'autel, où elle se formoit transversalement au Champ-de-mars faisant face à l'autel.

Les vétérans, par le plus beau des contrastes, s'étoient portés de cent pas en arrière de l'autel aussi transversalement au Champ-de-Mars.

Le détachement du département de l'Ain s'est étendu sur la gauche, de manière à n'occuper qu'une certaine profondeur : il faisoit front à l'autel.

Le département de l'Aisne a suivi sur la droite les mêmes dispositions : le même ordre pour les autres départemens successivement.

Les troupes de lignes sur la gauche, et le détachement de la marine sur la droite étoient aussi tournés vers l'autel.

L'amphithéâtre superbe, adossé à l'école militaire, a reçu, sous le plus élégant pavillon, l'Assemblée nationale, la Municipalité et les Electeurs. Sous un dais, surmonté d'un drapeau blanc, le Président de l'Assemblée s'est placé à la droite du Roi. C'est de-là que ce bon Prince, entouré de son épouse, de ses

enfans, de tous les objets chers à son cœur, contemploit un spectacle que les richesses et les grandeurs ne donneront jamais à un Monarque; quinze cents mille hommes prêts à verser tout leur sang pour sa défense, quinze cents mille hommes représentans de trente millions d'hommes prèts à prolonger sa vie aux dépens de leurs jours. Combien il en a du couter à sa sensibilité de n'avoir pû se montrer dans toute la longueur de la marche au milieu de ses enfans. Mais il faut qu'on sache qu'il s'est rendu à la cérémonie dans la voiture du sacre; il pensoit, avec raison, que ce jour devoit être celui de son vrai couronnement, du couronnement de sa postérité.

Le cortège ainsi placé, l'oriflamme et les bannieres des départemens ont été portées en haut des marches de l'esplanade, au bas de l'autel pour y recevoir la bénédiction, puis reportées à leurs départemens respectiss

A trois heures et demie, l'Evêque d'Autun de France, accompagné des soixante aumoniers de la garde parisienne, à commencé le sacrifice.

La musique la plus imposante commandoit aux ames d'élever leurs pensées à l'Eternel.

La messe finie, la bombe a donné le signal

convenu à toutes les municipalités du royaume.

Un silence religieux a préparé le plus beau moment de la monarchie Françoise.

La voix du major de la confédération s'est fait entendre.

— „ Je jure d'être à jamais fidele à la na-
„ tion, à la loi et au Roi, de maintenir la
„ constitution décrétée par l'assemblée natio-
„ nale, et acceptée par le Roi, de protéger
„ conformément aux lois, la sûreté des per-
„ sonnes et des propriétés. La libre circula-
„ tion des grains et subsistances dans l'inté-
„ rieur du royaume, et la perception des con-
„ tributions publiques, sous quelques formes
„ qu'elles existent, de demeurer unis à tous
„ les Français par les liens indissolubles de la
„ fraternité „.

Tous les Députés des gardes nationales et autres troupes du royaume se sont écriés : *Je le jure.*

Le Président de l'assemblée s'est avancé.

— Je jure d'être fidele à la nation, à la loi,
„ au Roi, et de maintenir de tout mon pou-
„ voir la constitution décrétée par l'assemblée
„ nationale et acceptée par le Roi „.

Chacun des membres de l'assemblée a répété. *Je le jure.*

Le

Le Roi a levé les bras vers l'autel.

— Moi, Roi des Français, ,, Je jure à la na-
,, tion d'employer tout le pouvoir qui m'est
,, délégué par la loi constitutionelle de l'état,
,, à maintenir la constitution, et à faire exé-
,, cuter les loix.

Quinze cens mille voix ont crié, je le jure, et ce serment a rétenti jusqu'aux extrêmités de la France.

Entendez ce serment, vous tous qui menacez encore notre constitution; entendez, et tremblez.

J'ai songé que de ces millions d'hommes, il n'en restera pas un seul peut-être avant un siécle; mais, me suis-je dit aussi, peut-être avant un siécle, la terre ne verra qu'une régénération d'hommes libres.

Le *Te Deum* a été chanté au son de 300 tambours et de tous les instrumens militaires.

Voilà le vrai caractere de la cérémonie de l'inauguration d'un Monarque ! Loin de nous désormais cette fête bisarre instituée à l'avénement au trône : que les usages ridicules, les formules gothiques, l'étiquette absurde et puérile, et ce droit usurpé par le clergé de recevoir les sermens de celui que la nation couronne, soient à jamais ou-

bliés. Reléguons dans le trésor de Reims, ou dans un coin du garde-meuble, cette sainte et mensongere ampoule, à laquelle ne croit pas même l'heureux Bénédictin qui la montre aux sots. Le pacte fédératif, renouvellé tous les vingt-cinq ans doit prendre aussi la place de ces jubilés non pas évangeliques, mais papaux et épiscopaux, auxquels, à la honte de la raison et de la religion, nous sommes demeurés trop longtems assujettis. Il ne s'agit plus d'effacer par des indulgences les peccadilles et les erreurs du peuples, mais de faire naître et de perpétuer l'amour du bien public, l'enthousiasme de la liberté, les vertus et le courage du patriotisme,

Qu'on ne nous parle pas non plus de ces fêtes tant vantées chez les anciens. Si un auteur célebre a eu raison d'écrire, il y a quelques années que nous autres Français, comparés aux Grecs et aux Romains, paroissions bien petits; ce même auteur écriroit aujourd'hui le contraire, avec bien plus de raison. Encore si des siècles avoient opéré une si étonnante métamorphose, on pourroit la concevoir; mais qu'un si grand changement ait été l'affaire de quelques mois; voilà ce que la postérité ne pourra se lasser

d'admirer ; voilà un problème dont la solution doit faire le désespoir de nos OEdipes modernes. C'est ici qu'on peut s'écrier avec raison :

Cedite Græci et Romani.....

En effet, voyez les plus célèbres fêtes de l'antiquité, et voyez-les presque toutes souillées par des cérémonies superstieuses, par la dissolution, la débauche, et même le crime. Les Bacchanales, appelées *Dionysia*, fêtes de Bacchus, célèbres dans l'Attique, et sur-tout à Athènes, épouvantent la pudeur, et font gémir la raison, quand on lit, dans Tite-Live, qu'il n'y avoit point de désordre, point d'excès qui ne s'y commissent. La corruption y étoit poussée au point que, s'il se trouvoit quelqu'un dans ces orgies dégoûtantes, qui eût horreur des infâmies qui s'y passoient, et qui refusât de s'y prêter ; ce quelqu'un étoit immolé *subito*, sans autre forme de procès, comme une victime agréable au fils de Sémele. Il ajoute encore, que si pendant ces mêmes fêtes, un Bacchant ou une Bacchante étoient surpris à boire de l'eau, ils étoient condamnés à la mort. Nous revenons à notre refrein :

Cedite Græci et Romani.....

La cérémonie achevée, une émotion profonde pénétroit encore toutes les ames, on versoit des larmes, on les offroit à l'Éternel, on tournoit ses regards sur l'autel de la Patrie où sembloit reposer sa majesté sainte; on contemploit l'auguste assemblée, la royale famille, qui contemploit aussi ces millions d'ames rassemblés des extrémités de la France. Chacun recueilloit, resserroit au fond de son cœur ces images si cheres, comme s'il eût craint qu'en échappant à ses yeux, elles n'échappassent aussi à ses souvenirs.

Ce sentiment pénible affectoit plus douloureusement encore les malheureux étrangers, qu'un gouvernement inhumain a chassé loin des lieux qui les ont vû naître, ils songeoient à leurs tristes concitoyens qui gémissent sous un joug de fer; ils songeoient à cette destinée cruelle qui les a dispersés dans des terres étrangères, pour leur mettre sous les yeux, par un caprice barbare, les heureux fruits de la liberté, qui leur sont interdits à jamais... à jamais, non, la trompette qui sonna la résurrection d'un grand peuple, retentira aux quatre coins du monde; et les chants d'allégresse d'un chœur de trente millions d'hommes libres, réveillera des peuples ensévelis dans un long esclavage.

Cependant le cortège est sorti du Champ-de-Mars, avec autant d'ordre qu'il y étoit entré.

On doit à la vigilance active de M. de la Fayette, Major-Général de la Confédération, la tranquillité parfaite qui, dans l'aimable confusion de cette fête patriotique, ajoutoit de nouveaux charmes à nos plaisirs.

M. Gouvions, Major-Général en second, doit partager aussi notre reconnoissance. L'intérieur de Paris, gardé par douze mille hommes de la troupe nationale, n'a pas vu renouveller ces scenes funestes, qui presque toujours accompagnoient les réjouissances données par des despotes.

Tous les corps se sont rendus à la Muette, maison royale près du bois de boulogne. Là, rangés sur la vaste esplanade du corps-de-logis, ils ont à la manière des Lacédémoniens, investi les tables qui gémissoient sous le poids *des aloyaux* et autres mets d'un assaisonnement plus délectable que leur *sausse noire* tant vantée, nous laissons à penser si, comme dit Boileau, les cruches au large ventre ont eu beau jeu, et si les santés du Roi de la Reine, de l'assemblée nationale et de tous nos Confédérés, ont été portées et rendues : ce qu'il

y a de remarquable et ce qui est bien digne d'éloges, c'est que, à la fin de ce banquet civique, on ne s'est pas apperçu qu'il régnât d'autre ivresse que celle de l'hilarité, de l'amour fraternel, et du plus pur patriotisme.

Cependant une foule innombrable d'amantes de la liberté, comme on nous représente les nymphes des campagnes, ornées de rubans et de fleurs, sont venues doubler la joie des convives. Des bons mots, des chansons, des charmantes agaceries n'ont rien coûté à leur facile abondance. Voici pour réjouir nes lecteurs, quelques-unes de leurs idées attrapées à la volée :

Le Champ-deMars est le théâtre
Où nos citoyens valeureux
ont aujourd'hui juré d'abattre
L'aristocrate furieux.

Ils ont la Fayette a leur tête,
Louis les anime aux combats.
Ils sauront braver la tempête,
La liberté leur tend les bras.

Nous demandons graces à nos lecteurs pour le mettre en faveur du sens que ces paroles renferment. Ce sont des rimes de cette espèce

qui plaisoient tant à Jean-Jacques Rousseau dans ce divertissement nocturne dont il fut témoin dans son jeune âge, et qu'il rappelle avec tant de grace, dans sa lettre sur les spectacles.

Le soir il y a eu une illumination brillante dans toutes les rues de la capitale et des villages circonvoisins : plusieurs citoyens se sont distingués par d'ingénieuses inscriptions.

On voyoit encore le matin, sur quelques fenêtres, des lampions, dont la flamme mourante n'attendoit pour s'éteindre que le retour du soleil. Il semble que cet astre ne devroit point quitter l'horison pendant le tems d'une si belle Fête.

FIN.

A PARIS,

De l'Imprimerie de GUERBART, Porte Saint-Jacques.